

COMPOSITEURS ET VIRTUOSES

Le prélude du 3^e acte de Lohengrin m'affranchit des lois de la pesanteur.

BADRETAIRE.

Le paradoxe du concert, c'est que, venu en toute bonne foi, desirant de s'isoler et de rester prisonnier de sa propre chaleur, l'on doit s'enfermer au sein d'une chaleur artificielle extérieure, coudoyer et être coudoyé, se plonger dans un bain de sensations odorantes et bruyantes, qui surnaissent malgré tout, recouvrent le flot grave de la musique d'une sorte d'écume sale, contre laquelle les yeux, les mains, les oreilles mêmes luttent.

Je me souviens d'un ami qui, entrant pour la première fois dans une salle de concert herminose, saisi d'attente heureuse et de religion, à l'idée que *sûrement* cette femme n'existerait pas au pays de la musique, se trouva soudain aux prises avec le même craquement des chaînes, le même bruit de papier froissé et défroissé, les mêmes loussements.

Faudrait-il donc avoir son opéra à soi seul ? et son orchestre ?

Où faut-il se résigner à rester humain en face du surhumain, à sentir se gonfler sa poitrine avec tant d'autres ; au point qu'on ne sait plus si c'est la musique ou bien le poids humain de tant de contractions, la fièvre humaine de tant de souffles à qui l'on doit cette soumission ?

Maintes gens disent que c'est bien là le signe sûr de la pénétration divine. On se doit de ne pas les croire. Ce signe est tout physique ; il est la preuve d'un érasement. Il apparaît souvent avec la masse des cuivres, ou lorsque les cordes se forcent un passage à travers de puissantes harmonies.

Il est souvent facile. Il peut correspondre parfois avec une véritable pénétration, de meilleur exemple que l'on en puisse donner est la lourdeur gonflée des auditoires, lors de la cataracte finale de la IX^e Symphonie de Beethoven. Mais il surgit, en général, avec les pièces « bien faibles ». Et c'est tout dire. Toute danse macabre, toute orgie de Venusberg païen, fera toujours frissonner une salle. Mais dix minutes plus tard, on ira prendre un lock en soupirant. Ou seront les squelettes ? où, les chairs divines ?

D'ailleurs c'est lâché que de se laisser pénétrer. Le véritable enthousiasme n'est pas de rester érasé, mais comme le titan reprenant des forces au contact de la terre, de se dresser au contact du surhumain, de se faire surhumain en face du surhumain. La véritable admiration n'est pas participative, mais opposante, antagoniste.

Le lien de l'œuvre à l'auditeur doit être quasi-musclé, brassé, tordu, et non lâche et cliquetant comme une chaîne.

Deux athlètes luttent.

Et qu'on ne vienne pas arguer du « spectateur moyen ». Il n'y a pas de spectateur moyen. Il y a le bon et le mauvais. Il y a le lourd et le léger.



Peut-être, d'autre part, le paradoxe de « l'unique récital » ou du « cycle » est-il plus surprenant encore. On a beaucoup insisté déjà sur le fait que la plupart des gens viennent en « spectateurs », plus qu'en « auditeurs », aux soirées du virtuose. Peu leur importe le programme : un virtuose ne saurait jouer que de grandes pièces. D'où l'incompréhensible beauté de la foule, — et le sourire indulgent, plus incompréhensible encore, de ceux qui savent. — devant certaines stupidités acrobatiques ; admire-t-on la façon dont le sculpteur manie le ciseau ? dont l'éleve-élémente manie, pour exécuter les plans du maître, le rabot et la varlope ?

Que signifie, de plus, ce cri d'admiration : « Quelle âme Untel n'a-t-il pas su prêter à Chopin ! » Se rend-on compte de la lourde erreur que cache cette exclamation ?

Simple, ne faudrait-il pas dire : « Quelle âme merveilleuse Chopin n'a-t-il pas su prêter à Untel ! » C'est là toujours la même querelle de l'instrument et de l'homme. L'adoration de la machine. La soumission à l'instrument que nous avons créé.

Que serait Untel sans Chopin ? sans Mozart ?

Ce n'est pas là abaisser le virtuose. C'est l'admirer pour ce qu'il est. Pour une splendeur très nécessaire, presque fatale, et liée au génie créateur par une loi sur-naturelle.

Pour faire justice au virtuose, ce qu'il faudrait aimer, adorer même en lui, ce n'est ni l'homme, ni le génie qui lui est attaché, mais cette lutte formidable, dont nous parlions plus haut, cette prise au corps du virtuose et du génie, sans laquelle nous restons en face d'une simple habileté, d'un talent.

Et c'est le sens de cette lutte qui manque à tous les auditoires, parce qu'ils sont trop humains, ne peuvent se détacher des doigts, de l'homme, qu'ils ont devant eux.

Et c'est à ce sujet que l'on peut dire, — très arbitrairement sans doute, — qu'il y a des auditoires lourds ; d'autres légers.



La sûre allégresse ne se montre pas. Pas plus que les grandes douleurs. Et le neveu de Rameau ne fut jamais que le néveu du musicien. Je ne crois pas à la vérité de ces légendaires gestulations des génies créateurs. Je n'y crois que dans la mesure où elles désapprouvent et s'indignent.

La lutte admirative est immobile, silencieuse. De même que, souvent, les grands luteurs se dévotent par leurs prises immobiles, par le silence continu de leurs efforts, — joignant même de leurs muscles.

Le plus sûr moyen de vaincre la pesanteur humaine et d'atteindre à la légèreté, n'est-ce pas l'immobilité ?

Une fois la chute achevée, le corps repose, nous som-

LA MUSIQUE POUR TOUS

PRESIDENT D'HONNEUR : M. Edouard Herriot.

COMITÉ DE PATRONAGE

Président : M. Henry Rabaud, Directeur du Conservatoire National de Musique, Membre de l'Institut.

Membres :

- MM. Renard, Préfet de la Seine ;
- Chiappe, Préfet de Police ;
- de Fontenay, Président du Conseil municipal de Paris ;
- Béquet, Président du Conseil général de la Seine ;
- Charléty, Recteur de l'Académie de Paris ;
- Widor, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts ;
- Gustave Charpentier, Membre de l'Institut ;
- Georges Hué, Membre de l'Institut ;
- Henri Büsser, Président de l'Association des Anciens Elèves du Conservatoire.
- Henri Karcher, Maire du 20^e Arrondissement ;
- Léo Lelièvre, Président de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique ;

COMITÉ ARTISTIQUE

- Mmes Yvonne Astruc, Lucienne Bréval, Claire Croiza, Gabrielle Gills.
- MM. Bazelaire, Boucherit, Brun, David, Albert Doyen, Marcel Dupré, Henry Février, Philippe Gaubert, Grease, Reynaldo Hahn, Gérard Hekking, Lazare-Lévy, Robert Lortat, Maurice Maréchal, Moysse, Paulet, Maurice Ravel, Riera, Albert Roussel, Florent Schmitt, Firmin Touche, Vieux.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Présidente : Mme Maurice Herbetette.

Membres :

- Mesdames : Ernest Chausson, Camille Chevallard, Bernard Desouches, baronne Hainguerlot, Inglis-Florent, la générale Lasson, Jacques Marx, vicomtesse de Petiteville, princesse H. de la Tour d'Auvergne, comtesse d'Ursel, Félix Vernes, René Weiss, Jeanne Walter.
- Messieurs : Pierre Dornès, Georges Vaudoyer.

mes livres. Léonard de Vinci faisait du repos le synonyme de la connaissance. Et la lourdeur ne saurait être le repos.

Les croyants ont toujours fait de la légèreté le propre de l'âme. Et les dieux-âmes valent, distincts des hommes lourds, en tant qu'ils se confondent avec l'air, qu'ils habitent les souffles, que leur souffle parfois vient habiter les hommes, qui le restituent à l'air, aux dieux, à l'âme, par leur souffle.

Le désir d'être dieu et léger comme l'air hantait les anciens. Sommes-nous donc si vieux, si lourds, nous dans notre chair, que nous ne puissions oublier quelque temps le poids de notre corps, le mimétisme humain, prétendre à l'air léger ?

Georges PELONSON.

A STRASBOURG

Au Conservatoire municipal de Strasbourg aura lieu du 5 juillet au 31 août de cette année, sous la direction de M. Hermann Scherchen, le chef d'orchestre bien connu, un cours de direction, embrassant une instruction complète depuis les débuts jusqu'à la direction indépendante d'un morceau d'orchestre. Outre les éléments techniques de l'art de la direction (représentés théoriquement et pratiquement par l'étude d'œuvres classiques, romantiques et modernes) le cours comprendra une introduction pratique à la science orchestrale.

Durant le cours seront jouées des œuvres modernes, à l'exécution desquelles les participants devront prêter leur concours dans le chœur ou dans l'orchestre. Le cours sera clôturé par des épreuves de direction avec orchestre. Les élèves obtiendront un diplôme. Les honoraires sont fixés à 1.500 francs français par personne. Ne pourront être admis que des élèves possédant la connaissance de la théorie de la musique et sachant lire des partitions. Les demandes d'inscription sont à adresser à M. Fritz Münch, directeur du Conservatoire de Musique à Strasbourg.



Voici le grand comique anglais George OBEY dans sa loge

M. George Obey, qui publie actuellement ses mémoires dans un périodique londonien, emploie tous ses loisirs à fabriquer des violons. Son violon d'Ingres, à lui, c'est... la lutherie.



Le Maître WIDOR qui vient d'être promu Grand-Officier de la Légion d'Honneur

Un livre de M. Reynaldo Hahn

M. Reynaldo Hahn vient de publier chez Plon, un volume de souvenirs dont le titre est *Notes*, et le sous-titre *Journal d'un musicien*.

A qui connaît le don d'observation et l'esprit caustique de l'auteur, nous n'apprenons rien en disant que ce livre se lit avec un bout à l'autre avec le plus vif intérêt, et que le seul regret qu'il engendre se trouve la dernière page...

Bien que, dans sa préface, M. Reynaldo Hahn ne fasse remarquer qu'il ne sera beaucoup question de musique — en effet il y sera beaucoup question de politique — nous rencontrons tout au long des pages de nombreux commentaires et allusions à l'air qui nous est cher. C'eussions-nous hasardé une pensée comme celle-ci :

— Il y a dans toute la bonne musique une matière substantielle qui y joue le rôle du vernis dans la peinture. Le nom de ce contingent est encore à trouver et il faudrait le trouver dans la musique même. L'on peut porter à des musiques à dépend bien souvent de la qualité de cette matière ; elle est souvent une sauvegarde efficace contre les atteintes du temps.

On une charge comme celle-ci :

— Il y a peut-être pas dans toute la musique une aussi caractéristique que la Pele de Brésil (opéra de Felicien Dardé). En lisant ces pages incertaines, on se sent pousser des côtes de maïs et de blé, et l'on se dit qu'un comble de l'amour on s'en est fait :

Dans mon adresse
Où je m'empresse
Après de vous,
Instants bien doux.

La platitude, l'imbécillité plastiques, le mauvais brillant sans mélange dans cet opéra, qui a l'air d'un pastiche ayant pour but de ridiculiser nous-mêmes.

Le livre de M. Reynaldo Hahn vous fera décidément passer de bons moments.